

Sommaire

Introduction : théorie
pour l'état de réchauffement — 9

I. De la construction de la nature :
contre le constructionnisme — 23

II. Du développement combiné :
contre l'hybridisme — 43

III. De ce que la matière fait :
contre le néomatérialisme — 73

IV. Des licornes et des babouins :
pour un réalisme climatique — 109

V. Des périls de la propriété :
esquisse pour cerner la tempête — 139

VI. De l'utilité des contraires :
éloge de la polarisation — 155

VII. De la nature indocile :
essai d'autonomie écologique — 171

Conclusion : un pas en arrière,
deux pas en avant — 189

Notes — 201

II. Du développement combiné : contre l'hybridisme

Les mailles de l'hybridisme

La théorie contemporaine ne se lasse pas de répéter qu'il est devenu impossible de distinguer la société de la nature car elles ne sont en réalité qu'une seule et même chose. Ce raisonnement trouve sa principale source d'inspiration chez Bruno Latour. On trouve un indice quantitatif de l'influence de ce dernier dans le classement publié par le *Times Higher Education* des auteurs les plus cités en sciences humaines en 2007. Dans cette liste où Michel Foucault occupait la première place, Bruno Latour arrivait en dixième position, juste devant Sigmund Freud, 16 places devant Walter Benjamin et 26 places devant Karl Marx⁸⁴. Dix ans plus tard, l'un de ses plus grands admirateurs a affirmé que « Latour semble de plus en plus remplacer Michel Foucault en tant que référence obligée en sciences humaines – en sciences sociales, il se rapproche rapidement de ce statut⁸⁵. » Et en effet, son influence sur les réflexions contemporaines quant au rapport entre société et nature est sans doute inégalée. Il occupera une place centrale dans ce qui suit.

Dans son texte fondateur *Nous n'avons jamais été modernes*, Bruno Latour commence par commenter sa lecture matinale du journal. Il se dit surpris par le brouillage des lignes entre le social et le naturel. Il lit d'abord un article sur le trou de la couche d'ozone (l'ouvrage est écrit en 1991) dans lequel les spécialistes de l'atmosphère préviennent qu'il s'agrandit tandis que les entrepreneurs et les décideurs politiques rechignent à éliminer les produits qui causent le problème. « Le même article mêle ainsi réactions chimiques et réactions politiques » : un mélange des plus étonnants⁸⁶. Poursuivant sa lecture, l'auteur apprend que l'épidémie de sida progresse tandis que les entreprises pharmaceutiques procrastinent ; plus loin, qu'une forêt abritant des espèces rares brûle ; plus loin encore, il s'arrête sur un article traitant d'embryons

Avis de tempête

congelés, et ainsi de suite – le journal entier n’est que brouillage. Où qu’il porte son regard, Latour voit des *hybrides*. Il est impossible de distinguer où s’arrête la société d’où commence la nature, et inversement. Tout se produit à cheval sur ces deux sphères, ou dans le no man’s land qui les sépare. Le monde est composé d’espèces bâtardes, et essayer de les séparer en deux parties – l’une sociale, l’autre naturelle – va à l’encontre du bon sens.

Cet argument, qui est au cœur du projet de Latour et de sa renommée, mérite que l’on s’y penche de plus près⁸⁷. Il comporte tout d’abord un aspect quantitatif et historique. Il affirme que les mélanges se sont récemment multipliés à tel point que l’on ne peut plus distinguer le social du naturel. Quelques espaces épargnés par le phénomène ont peut-être subsisté aux débuts de la modernité, mais les hybrides saturent désormais l’horizon :

Mais où classer le trou d’ozone, *le réchauffement global de la planète*? Où mettre ces hybrides? Sont-ils humains? Humains puisque c’est notre œuvre. Sont-ils naturels? Naturels puisqu’ils ne sont pas notre fait [...]. Les hybrides sont si nombreux que plus personne ne voit comment les absorber dans l’ancienne terre promise de la modernité⁸⁸.

Cet aveu ostensible de confusion intellectuelle – je ne sais pas comment appréhender quelque chose qui est à la fois un produit du travail humain et ne l’est pas – est en fait un moyen rhétorique de pourfendre l’illusion moderne d’une démarcation nette entre la nature et la société. Bien sûr, Latour estime que ces deux choses n’ont *jamais* été séparées de quelque façon que ce soit, d’où l’idée que « nous n’avons jamais été modernes ». Ce qui est nouveau, c’est que l’omniprésence patente des croisements, des « quasi-objets » ou des « collectifs » rend intenable cette illusion. Quand on a compris cela, on se rend compte que « la nature et la société n’existent pas plus que l’Ouest et l’Est⁸⁹. » Ces termes ne désignent pas « des cantons de la réalité ». Ils ne sont rien de plus que les pôles arbitraires d’une cartographie mentale. Dans *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Latour prétend « a[voir] brouillé *pour toujours* la distinction de la nature et de la société, et qu’on ne reviendra plus jamais à deux ensembles

II. Du développement combiné

distincts »⁹⁰. Laissons ces catégories se dissoudre dans le fluide du réel.

Voilà sans doute le principe cardinal de l'*hybridisme*, un cadre général permettant de résoudre le casse-tête de la société et de la nature en leur refusant toute polarité ou dualité. Pour l'*hybridisme*, la réalité est faite d'hybrides de social et de naturel et ces deux termes n'ont donc plus de référent, si tant est qu'ils en aient jamais eu un. Dans son ouvrage *Bruno Latour : Reassembling the Political*, Graham Harman, en fidèle écuyer, confirme qu'au cœur de son raisonnement se trouve l'effacement de la « différence » entre la société et la nature. Il le formule autrement : « il faut commencer par appréhender toutes les entités exactement de la même manière⁹¹. » Comme nous le verrons, il existe d'autres formes d'*hybridisme* mettant l'accent sur d'autres éléments et privilégiant différents angles d'attaque. Toutes partagent cependant l'idée que « société » et « nature » sont deux mots désignant la même chose, et qu'il s'agit donc de signifiants superflus (et néfastes) – et Latour n'est jamais loin. Damian F. White et ses coauteurs recyclent son manifeste de 1991 dans leur récente étude des approches hybridistes intitulée *Environments, Natures and Social Theory* :

Tandis que le débat se poursuit, nous prenons de plus en plus conscience que nous vivons dans un monde fait de multiples objets hybrides. Ils ne cessent d'apparaître : de la couche d'ozone aux cultures génétiquement modifiées, des implants prothétiques aux paysages modifiés. Sont-ils sociaux ? Sont-ils naturels ? Tenter de comprendre ce monde hybride en purifiant objets et sujets afin de les ranger dans des cases nommées « société » et « nature » est d'une utilité limitée⁹².

Soulignons ici une thèse fondamentale de l'*hybridisme* : *puisque les phénomènes naturels et sociaux forment aujourd'hui un tout composite, on ne peut les différencier* autrement que par la violence. Être mélangé signifie être uni.

Cette thèse – sorte de *Zeitgeist* théorique – revient dans les textes de tous les auteurs examinés jusqu'ici. Pour ne prendre que deux exemples : selon Paul Wapner, en raison des transformations anthropiques de la Terre trouvant leur point d'orgue dans le changement climatique, « il est désormais impossible de distinguer où finit l'humanité d'où commence

Avis de tempête

la nature »; Jedediah Purdy, dressant une liste similaire où trône également le climat, affirme que « la distinction entre ce qu'est la nature et ce qu'elle n'est pas n'a plus de sens⁹³. » Il s'agit là de la même révélation que celle qui a frappé McKibben, déclinée en deux versions : 1) puisqu'elles sont si profondément imbriquées, la société et la nature n'existent pas (appelons ça hybridisme ontologique); 2) étant donné ce niveau d'imbrication, il n'y a ni raison, ni utilité, ni sagesse à distinguer l'une de l'autre (appelons ça hybridisme méthodologique). Ces deux hybridismes, qui se recourent régulièrement, partagent de sérieux problèmes.

L'hybridisme est un cartésianisme

Quiconque observe le monde rencontre des combinaisons. Prenons les étudiants en théologie. Le syncrétisme est un phénomène répandu dans l'histoire des croyances religieuses. Profondément enfoui dans la plupart d'entre elles, il se manifeste parfois en surface comme dans la confession druze qui mêle des doctrines hindouiste, chiite, platonicienne, gnostique, chrétienne, pythagoricienne, juive et d'ailleurs. Pour un théologien étudiant la confession druze, l'*unité* distinctive élaborée à partir d'éléments si extraordinairement disparates est remarquable. Le théologien s'intéressera à la manière dont ils ont été recombinaisonnés en une nouvelle totalité, à leurs interactions au sein de celle-ci, à la façon dont ils ont été intégrés à cette croyance avec le temps, à l'identification des éléments étant à l'origine de chaque croyance particulière de la confession druze, et ainsi de suite. Mais il n'affirmera certainement pas que la confession druze est une chose hybride et que nous ne devons donc pas essayer d'en démêler les éléments platoniciens de ceux d'origine chiite, dont les traces ont disparu au sein de ce mélange; ni qu'il est impossible de dire où se termine un élément doctrinaire et où commence l'autre; ni qu'il faut en conséquence laisser tomber les catégories de platonisme, de chiisme et les autres. S'il disait cela, on ne considérerait pas qu'il cherche à *comprendre* le système de croyance druze. On considérerait plutôt qu'il a baissé les bras devant cette tâche.

En médecine, on étudie les effets de certaines substances sur le corps humain – par exemple, ceux du tabac sur les poumons. À quoi ces recherches auraient-elles abouti si l'on avait affirmé que, puisque dans le corps d'un fumeur le tabac se

II. Du développement combiné

mêle aux poumons, ces deux catégories sont devenues obsolètes (si tant est qu'elles aient jamais eu un sens) et que l'on ne peut donc pas distinguer de façon significative les effets de l'une sur l'autre ? Et quand les étymologistes étudient les langues : l'espagnol annule-t-il l'arabe et le latin ? Ou dans le domaine des relations internationales : au sein de l'Union européenne, l'Allemagne et la Grèce sont mélangées...

Si l'on faisait de l'hybridisme un guide pour comprendre le monde, cela aurait d'étonnantes répercussions politiques. Quand Léon Trotsky a analysé la Russie tsariste et théorisé la « *loi du développement combiné*, dans le sens du rapprochement de diverses étapes, de la combinaison de phases distinctes, de l'amalgame de formes archaïques avec les plus modernes », il en aurait peut-être déduit que le capitalisme était désormais si profondément imbriqué dans le tsarisme qu'il était devenu inutile de déterminer lesquelles des dynamiques sociales en Russie découlaient du premier, sans même parler de lui réserver un traitement spécial⁹⁴. La révolution anticapitaliste n'aurait alors certainement pas été à l'ordre du jour. On pourrait aussi considérer que la composition physique des territoires occupés depuis 1967 par l'État d'Israël est faite d'un mélange de matière sioniste et de matière palestinienne (dans le ciel de Gaza bourdonnent à la fois le bruit des drones et les appels des *muezzins* ; dans les habitations d'Al-Khalil, des colons vivent au-dessus de familles autochtones ; dans l'eau des vallées de Cisjordanie se déversent des déchets toxiques venant des colonies) et que vouloir clarifier cette situation en la rangeant dans des cases nommées « projet sioniste » et « peuple palestinien » est donc d'une utilité limitée, puisque la distinction entre eux n'a plus de sens.

Bien sûr, un hybridiste pourrait objecter que ces analogies sont injustes. Après tout, le platonisme et le chiisme relèvent de *la même sorte de chose*. L'air dans lequel est suspendue la fumée d'une cigarette et l'air pur sont faits exactement de la même substance. L'Allemagne et la Grèce sont deux nations, le capitalisme et le tsarisme sont deux formations sociales, les sionistes et les Palestiniens sont deux groupes de personnes. Leur imbrication ne devrait pas nous étonner : elle n'implique pas une révision de nos ontologies ni de nos méthodes, ni un réarrangement de la réalité à un degré rarement vu ; l'unification de composants si similaires n'annule pas leurs différences. Mais une telle objection ne ferait que révéler le problème qui se trouve à la racine de l'hybridisme.

Avis de tempête

Ce n'est qu'en postulant que la nature et la société sont des catégories infiniment distantes que leur combinaison conduit inévitablement à leur disparition. Ce n'est qu'en les concevant implicitement comme *substantiellement plus différentes* que n'importe quelle autre paire d'éléments que l'on peut conclure qu'à l'inverse de si nombreux alliages banals, leur mélange contredit leur existence. La révélation est un parjure : comment, la nature et la société n'étaient finalement pas deux univers indépendants ? Mais alors, on ne peut plus parler de ces concepts !

De nouveau, le legs d'une forme extrême de dualisme est tapi en arrière-plan. Bruno Latour s'y réfère volontiers comme à la « constitution moderne ». Plus communément, on fait remonter ses origines à la philosophie de René Descartes, lequel a affirmé que l'esprit et le corps étaient deux « substances diverses, et réellement distinctes ». Le corps s'étend dans l'espace et est constitué de parties pouvant être découpées et retirées comme on retirerait les rouages d'une machine, tout l'inverse de l'esprit guidant la pensée. Si l'on ôte son cœur à un corps, ce dernier perd un composant vital et cesse d'exister – mais où se trouve le cœur de l'esprit ? Où sont ses bras, ses jambes, ses éléments constitutifs que l'on peut séparer les uns des autres ? Ils ne sont nulle part, selon Descartes, car l'esprit est un et entier, indivisible, indestructible ; il ne possède pas de forme corporelle. Le corps est une substance physique, mais l'esprit est une chose éthérée, spirituelle. C'est pourquoi l'esprit peut vivre et prospérer indépendamment du corps ; après la mort et la décomposition, il survit car il est constitué de *tout à fait autre chose*. « Deux substances sont dites être distinguées réellement », écrit Descartes en exposant son critère central, « quand chacune d'elles peut exister sans l'autre » – et il en est ainsi du corps et de l'esprit, Descartes étant « certain que ce moi, c'est-à-dire mon âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement et véritablement distincte de mon corps, et qu'elle peut être ou exister sans lui⁹⁵. » Sa philosophie est un *dualisme des substances*.

Dans le débat qui nous occupe, les auteurs critiques du cartésianisme ont pour habitude de transposer cette philosophie à la nature et à la société⁹⁶. Descartes lui-même, préoccupé par la question du corps et de l'esprit, ne discute pas de ces catégories mais beaucoup d'observateurs ont décelé son empreinte philosophique dans les visions du

II. Du développement combiné

monde occidentales, son modèle dualiste étant simplement étendu aux domaines analogues. Et en effet, la ségrégation conceptuelle bien trop répandue entre la nature et la société peut être vue comme sa suite logique. Traiter la nature et la société comme des substances distinctes, fondamentalement détachées l'une de l'autre, relève d'une vision typiquement cartésienne de ces catégories (souvent par défaut plutôt que par volonté explicite de s'aligner sur Descartes). Il pourrait y avoir des échanges interstellaires occasionnels entre elles, passant par une minuscule glande pinéale, mais leurs essences sont de types opposés et évoluent sur des orbites séparées.

Il se trouve que l'hybridisme clame à longueur de page son hostilité envers le cartésianisme. Il se présente comme la négation absolue de cette détestable philosophie en ce qu'il refuse de reconnaître toute distinction entre la nature et la société, au point de *nier leur existence*. Cependant, cette dernière opération – cet empressement à se débarrasser de ces catégories dès lors qu'apparaît l'ampleur de leur imbrication – n'est, à y regarder de plus près, que l'envers du dualisme des substances. Descartes lui-même a énoncé son corollaire : « concevoir l'union qui est entre deux choses, c'est les concevoir comme une seule⁹⁷. » Quiconque pense que le corps et l'esprit forment une union, affirmait-il, est forcé de les reconnaître comme une unité indifférenciée. L'hybridisme met cette logique au goût du jour en faisant des exemples observables d'interpénétration de la nature et de la société autant de raisons de rayer ces catégories de la carte du monde. Il tire d'ailleurs toute sa force rhétorique de plusieurs siècles de cartésianisme – dont l'élément quantitatif et historique existe dans la même proportion –, sa surprise quant à la prolifération des mélanges émanant du legs d'un dualisme extrême : l'hybridisme n'est pas tant un rejet qu'une *conséquence* de cette pensée. Il n'en est la négation qu'au sens où la gueule de bois est la négation de la beuverie. Il est postcartésien au même titre que certains chercheurs sont postkeynésiens ou postkantians : ils portent en eux le code génétique du credo originel, même sous une forme diluée. L'hybridisme est au cartésianisme ce que la cigarette électronique est à la cigarette.